

## La littératie, un chantier toujours ouvert

---

### Entretien avec Jack Goody <sup>(1)</sup>

Traduit par Kathie Birat,  
professeur de littérature américaine et afro-caribéenne  
Université Paul Verlaine-Metz

Pratiques : *Jack Goody, quel bilan êtes-vous en mesure de tirer aujourd'hui de vos conceptions initiales de la littératie ?*

Jack Goody : Mes recherches sur la *littératie* se sont fondées à l'origine sur l'hypothèse selon laquelle les cultures écrites étaient sensiblement différentes des cultures orales. Je voudrais de ce point de vue apporter deux éléments de pondération, concernant respectivement mes premières conceptions des systèmes d'écriture et la place de l'alphabet dans ces mêmes systèmes.

Tout le monde convient que l'invention de l'écriture a été évidemment un événement d'une importance capitale dans l'histoire de l'humanité. Mais dans mes premiers travaux, je dois dire que j'ai traité les systèmes d'écriture de façon relativement statique. Or, il apparaît aujourd'hui que chaque système – prenons le système logographique chinois par exemple – présente des différences internes qui peuvent varier d'une aire géographique à une autre. En outre, il importe de souligner que chaque système d'écriture a sa propre histoire.

Une deuxième nuance mérite d'être apportée. Dans le tout premier article que Ian Watt et moi-même <sup>(2)</sup> avons consacré à la littératie, nous avançons l'idée que c'est l'alphabet qui permit aux Grecs d'exceller dans les domaines culturels et scientifiques. Nous pensons à l'époque que les systèmes d'écriture antérieurs, le système cunéiforme utilisé en Mésopotamie par exemple, ne permettaient pas d'atteindre de tels résultats.

---

(1) Tous nos remerciements vont à Kathie Birat, Professeur de littérature américaine et de littérature afro-caribéenne, Directrice de l'Unité de Formation et de Recherche Lettres et Langues, pour les soins qu'elle a apportés à la traduction de la conférence donnée par Jack Goody le 10 avril 2006 à l'Université Paul Verlaine de Metz.

(2) J. Goody et I. Watt : *Literacy in Traditional Societies*, éd. by J. Goody, London, Cambridge U. Press, 1968. Voir la traduction en français ici même.

Nous nous trompons partiellement dans notre surestimation des potentialités de l'alphabet grec. En effet, c'est bien l'alphabet consonantique – il existait dès 1500 avant notre ère – qui a permis l'écriture de la Bible juive et de toute une série d'œuvres importantes en pays musulmans. L'alphabet grec n'a donc pas occupé une position aussi exceptionnelle qu'on l'avait pensé, même si son usage fut très important pour l'Europe. Je veux dire que si de façon générale les cultures écrites ont le pouvoir de cumuler et de conserver les informations, le système d'écriture pratiqué a son importance propre dans ce processus.

Nous avions aussi sous-estimé les possibilités des systèmes logographiques. Il suffit de considérer le travail extraordinaire accompli par les Chinois dans le domaine de la science par exemple. La Chine fut en avance par rapport à l'Occident, depuis l'époque d'Aristote jusqu'à la Renaissance. Et pas seulement pour la science d'ailleurs !

Donc, pour se rapprocher de la réalité historique, il faut prendre en compte au moins deux autres types de facteurs. Il faut d'abord se poser la question de savoir à quoi sert l'écriture, notamment si elle est utilisée en contexte religieux ou en contexte laïc. Il faut ensuite se demander quels sont les matériaux utilisés ou disponibles comme support des écrits.

## 1. Les supports de l'écrit : le poids du papier

Il y a par exemple une grande différence entre l'écriture monumentale et l'écriture cursive. Il existe ainsi des types d'écriture qui semblent avoir été conçus pour un usage précis :

« Le type d'écriture du vieux-perse servait uniquement pour cette langue ; il était utilisé seulement sur des supports durables et pour des usages somptuaires (surfaces rocheuses, pierres scellées dans les murs de bâtiments). Le vieux-perse fut utilisé uniquement pour les inscriptions royales (souvent en trois langues) ou pour identifier des objets ou des personnes ayant un rapport avec le roi »<sup>(3)</sup>.

Ce système d'écriture « royale » ne comportait que 42 caractères composés d'éléments de forme triangulaire qui avaient peu de rapport avec l'écriture cunéiforme. Ce type d'écriture ne servait donc que pour les inscriptions sur pierre et pour exprimer la parole du roi. L'écriture cunéiforme n'était pas non plus de type cursif. On l'inscrivait habituellement sur des tablettes en argile à l'aide de roseaux. Par contre, pour écrire les caractères hiéroglyphiques égyptiens on se servait de papyrus, comme on sait. C'est en Chine – où l'on trouve un autre type d'écriture logographique – qu'on situe l'invention du papier, à l'époque... C'était un papier bon marché et facilement disponible partout. Il ne faut pas oublier qu'on n'a pas fabriqué de papier en Angleterre avant la fin du 15<sup>e</sup> siècle. La nécessité ne s'en faisait pas ressentir dans la mesure où les élevages de moutons y étaient nombreux, le parchemin à base de peaux était donc relativement facile à obtenir. De plus, compte tenu du retard de l'Angleterre sur le plan technologique, les produits importés coûtaient moins chers !

---

(3) M. W. Stolper, « Persian Perspective », Leiden, *Abstracta Iranica*, vol. 26, 2003 (2005, en ligne).

En fait, cette histoire de la matérialité des supports des écrits est complexe. Le papier était utilisé depuis longtemps non seulement en Espagne musulmane (depuis 1150), mais également en France et en Italie. L'Italie qui disposait facilement de l'eau nécessaire à la fabrication du papier exporta même du papier en direction du Moyen-Orient. Mais de façon générale, en Europe occidentale, il fallut importer la majeure partie du papier nécessaire pour l'imprimerie.

L'invention du papier fut une révolution. On estime par exemple que la bibliothèque royale d'Al-Hakam à Cordoue contenait plusieurs milliers de volumes, en l'An Mil. Or, la plus grande bibliothèque connue dans le monde chrétien fut celle du monastère de Saint-Gall en Suisse : elle contenait à l'époque 800 volumes... Cet immense écart n'est pas dû à la mentalité culturelle des personnes concernées (mais si cette différence a eu sûrement un effet sur leur culture) ; elle est directement liée, entre autres, au matériel utilisé pour l'écriture. L'utilisation du papier impliquait en effet une augmentation très sensible du nombre de livres, la possibilité de copier et de reproduire les textes plus facilement, la possibilité enfin de « coucher sur le papier » ses idées, de noter des calculs, de consigner des observations.

L'impact de l'invention du papier sur la circulation des documents <sup>(4)</sup> fut amplifié par le développement de l'imprimerie. Il devenait en effet possible de produire facilement des copies des textes (anciens et nouveaux), de faire mieux connaître les grandes œuvres antiques, mais aussi d'encourager le développement des travaux les plus contemporains. Mais, quand les ateliers d'imprimerie commencèrent à fleurir, il fallut bien que se développe simultanément l'industrie métallurgique et assurer la rentabilité de tout un ensemble d'entreprises de type capitaliste : les éditeurs (éditeurs-imprimeurs) furent donc à la recherche de livres à publier régulièrement...

Il faut remarquer que le monde musulman n'a jamais établi ce lien entre le papier et l'imprimerie, jusqu'à une date très récente. En effet, il était interdit de représenter la parole de Dieu, la langue de Dieu, par des moyens matériels. Ce n'est que très récemment que l'imprimerie s'est développée sur une grande échelle dans le monde arabo-musulman ; en d'autres termes, l'explosion de la circulation de l'information dans toute l'Europe chrétienne ne s'est pas produite dans le monde arabe : il se trouvait enfermé sur lui-même par le copiage des manuscrits à la main. Ces réalités culturelles contribuèrent à établir de grandes différences entre les cultures, surtout après la Renaissance.

## **2. Usages culturels et usages culturels de la littérature**

### **Le cas du monde musulman**

En lisant des textes sur l'éducation dans le monde musulman, j'ai été amené à repenser le rôle de la littérature dans les cultures humaines. Je pense en particulier à l'étude sur les universités conduite par Makdisi <sup>(5)</sup>, à la monographie de

---

(4) Voir en particulier Elisabeth L. Eisenstein, *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

(5) G. Makdisi, *The Rise of Colleges. Institutions of Learning in Islam and the West*, Edimbourg, University Press, 1981.

Berkey<sup>(6)</sup> et aux études sur la contribution des pays musulmans dans le domaine des sciences<sup>(7)</sup>.

L'étude de Berkey porte sur la transmission des connaissances dans le Caire médiéval ; elle ne porte pas sur l'ensemble des connaissances mais concerne uniquement les connaissances religieuses. Dans le monde islamique on faisait une distinction nette entre les sciences islamiques, c'est-à-dire en fait la religion, et « la science étrangère ou ancienne ». Au départ, cette « science étrangère ou ancienne » faisait référence à la connaissance classique, même si le sens du terme a été élargi par la suite. Mahomet aurait dit en effet : « *La connaissance est à chercher partout, jusqu'en Chine s'il le faut.* » Les écoles et l'éducation ont toujours joué un rôle essentiel dans l'Islam, mais on se méfiait alors de la notion de « connaissance ». Ce qui importait pour l'Islam, c'était la « connaissance » des textes musulmans. Ainsi, quand le roi Omar prit la ville d'Alexandrie avec sa grande bibliothèque, il aurait déclaré : « *Si les textes s'accordent avec le Qu'ran, ils sont inutiles. S'ils ne sont pas d'accord, il faut les brûler.* » Cette attitude ne se limitait toutefois pas à l'Islam. Saint-Augustin a dit des choses semblables concernant le christianisme.

Dans les sociétés islamiques, la distinction entre le savoir religieux et non religieux était claire. Les musulmans traitaient toujours les différentes sciences et la philosophie comme des « disciplines étrangères » ; elles ne faisaient donc pas partie de la forme normale de l'enseignement supérieur dans le monde islamique. On étudiait les disciplines « étrangères » dans des institutions à part, comme les écoles de médecine, ou selon des méthodes informelles. Les *mu'tazilites*<sup>(8)</sup> combinaient les deux et incorporaient la philosophie grecque dans un contexte islamique (mais ils finirent par être traités comme des hérétiques). C'est la science islamique, non pas la religion, que l'Islam transmet à l'Occident à la fin du moyen âge ; l'Islam apporta une contribution aux sciences dures et aux arts. Dans un premier temps la science, dans le sens habituel du terme, c'est-à-dire « la science étrangère », n'occupait aucune place dans l'enseignement fait dans le cadre du madrasa. L'instruction se confondait avec le culte ; en effet, la différence entre les deux était minime. L'éducation, vue sous cet angle, avait peu ou pas de rapport avec la recherche de connaissances nouvelles ; elle se préoccupait essentiellement de la transmission de connaissances établies contenues dans le livre sacré du credo orthodoxe.

Le problème pour l'Islam est le suivant. Quand les Arabes prenaient possession d'un village ou d'une ville, ils construisaient une mosquée et dans la mosquée se trouvait une école primaire (*masjid*) pour apprendre aux enfants à lire et à écrire, les filles comme les garçons, puisque c'était le devoir de chacun de savoir lire le Qu'ran et de l'apprendre par cœur. Il existait donc une contradiction au cœur de l'éducation islamique puisqu'au moment même où on acquérait la capacité de lire une copie du *Livre Sacré*, on devait l'apprendre par cœur. Et il n'y a pas que l'Islam qui fut marqué par ce paradoxe. Il suffit de penser à ce que Furet et Ozouf ont dit concernant l'éducation dans la France rurale du dix-huitième

---

(6) Jonathan Berkey, *The Transmission of Knowledge in Medieval Cairo: A Social History of Islamic Education*, Princeton Studies on the Near East, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1992.

(7) Danielle Jacquart, *La Science arabe*, Paris, Gallimard, Coll. Découvertes, 2005.

(8) Note du traducteur.

siècle<sup>(9)</sup> : la première chose qu'on apprenait sur les bancs de l'école c'était de réciter le catéchisme par cœur. La même chose était vraie pour l'hindouisme, le judaïsme. Très souvent ainsi le mot « éducation » fut synonyme en fait d'éducation religieuse. Il s'agissait d'élever les enfants pour qu'ils lisent et écrivent selon le dogme de l'Eglise. L'enseignement de la lecture et de l'écriture était entre les mains des prêtres, au moins au Moyen-Orient ancien et en Asie du Sud-Est, même si la majorité de ceux qui bénéficiaient de cet enseignement étaient destinés à des carrières dans l'administration ou le commerce.

## La littérature : entre le sacré et le profane

Les « connaissances anciennes », quant à elles, se démarquaient des dogmes religieux ; ce qui explique qu'on les considérait comme dangereuses. Elles étaient à part parce qu'elles étaient païennes. L'enseignement de la « science étrangère » ne se fit pas dans un cadre institutionnel (madrassa ou mosquée), mais dans le domaine privé, peut-être dans un hôpital (*maristan*) s'il s'agissait de connaissances médicales, mais plus probablement dans l'une des grandes bibliothèques, qui étaient pour la plupart des bibliothèques royales ou des bibliothèques de la cour comme celle d'Harun al'Rashid ou la Bayt al-Hikma à Bagdad, ouverte uniquement aux personnes de la cour, au début. Son successeur, Ma'mun (813-873), étendit l'accès à la bibliothèque surtout aux mathématiciens et aux astronomes ; certains travaillaient d'ailleurs pour la cour, ce qui assura sa renommée à travers le monde arabe.

Le développement de la science comme « science étrangère » fut lié non seulement à la littérature en tant que telle, mais à la littérature laïque. Watt et moi avons mis en évidence cette distinction fondamentale en utilisant l'expression « littérature restreinte ». Toutefois, nous n'avons pas souligné suffisamment à quel point l'impact de la littérature était lié au fait de fonctionner hors des contraintes d'un régime hégémonique. Ce fut le cas en Grèce et à Rome. La science avait besoin de pouvoir explorer librement les multiples facettes d'un sujet, de contester les façons de faire et de penser existantes, y compris d'inspiration religieuse. Dans ces contextes, le savoir laïc était toujours confronté aux problèmes posés par l'orthodoxie religieuse.

Rappelons-le : dans un contexte religieux, l'éducation est basée sur l'idée d'apprendre à lire et écrire avec des objectifs religieux. À l'école primaire les enfants apprenaient non seulement à lire mais également à réciter le Qu'ran, à le répéter par cœur. C'était une façon de montrer qu'on *connaissait* le livre et en même temps un moyen pour rendre hommage à la parole de Dieu. Mais l'application de ces méthodes d'apprentissage ne se limitait pas au Qu'ran. En ce qui concernait le hadith (tradition) et d'autres livres religieux, on ne les lisait pas soi-même ; on cherchait un maître compétent pour pouvoir apprendre en l'écoutant, en répétant les mots qu'il employait. La répétition orale jouait un rôle important.

La même chose était vraie pour une grande partie de l'enseignement juif et chrétien. La lecture des textes religieux dans un Yeshiva est un exemple typique :

---

(9) François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. La scolarisation des français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Les Editions de Minuit, 2 volumes, 1977.

on apprend la parole de Dieu par la répétition. On trouvait les mêmes pratiques dans certains milieux chrétiens, en particulier parmi les protestants qui n'avaient pas recours à des intermédiaires sacerdotaux dans l'interprétation de la parole divine et pour qui la mémorisation de la parole de Dieu représentait un objectif important.

Dans l'Hindouisme également, le mythe traditionnel était lu, appris par cœur et ensuite répété « de mémoire » sans l'aide du livre ; c'est apparemment de cette manière qu'il fut transmis, et, comme pour l'Islam, il existait des procédés mnémotechniques pour aider la mémoire. La mémorisation est une bonne méthode d'apprentissage dans les premières années. Même quand il s'agit de textes littéraires, nous apprenons par cœur tel ou tel poème de Verlaine ou de Wordsworth. Et la mémorisation est aussi une bonne façon d'apprendre le *hadith*, les traditions du prophète.

Mais la mémorisation ne sert à rien quand il s'agit de composition, de composition originale, comme c'est le cas pour le roman (les mots anglais « novel » et « novella » impliquent l'idée de quelque chose de nouveau). Et elle n'est pas non plus utile quand il s'agit de science, de sciences naturelles. Elle ne fait pas avancer la science.

Je nuance donc les idées que j'avais avancées dans un premier article, en collaboration avec Watt, sur les conséquences de la littératie. Nous avons été amenés à nous intéresser à la littératie par notre désir de comprendre comment le roman réaliste du dix-huitième siècle était lié au développement de la pratique de la lecture, à toute la question de l'éducation et aux effets de l'imprimerie qui apparut en Europe pendant la Renaissance (c. 1450). Ainsi nous avons été conduits à nous intéresser aux changements dans les moyens de communication.

En ce qui concerne l'écriture en elle-même, nous avons été tous les deux prisonniers de guerre, ce qui nous avait mis pour la première fois de notre vie dans une situation où on vivait sans la possibilité d'écrire. C'est ça qui nous a fait réfléchir sur l'idée de vivre en permanence sans écriture, de vivre dans une culture purement orale. Nous nous sommes donc intéressés à l'impact de l'écriture<sup>(10)</sup>.

Mais les effets de la littératie sont différents comme je l'ai dit, selon les types de supports disponibles et le régime culturel, religieux ou profane. L'impact est très différent selon qu'on dispose de papyrus ou de papier. Claudia Moatti fait remarquer à propos de Rome que le moment important est celui où une société « commence à écrire avec abondance et sur toutes choses »<sup>(11)</sup>. Bien que l'écriture servît à l'expression d'un contenu religieux, elle n'était pas utilisée dans un esprit restrictif ou hégémonique, mais d'une façon qui permettait l'expression de connaissances profanes. Et dans chaque domaine dans lequel il pénétrait, l'écrit introduisait la réflexion :

« Il émancipe le savoir de la fonction et permet une approche plus intellectuelle, approfondie et personnelle de la matière ; il suscite par la suite des réflexions formelles. La réflexion intellectuelle passe par l'écrit [...] »<sup>(12)</sup>

(10) Jack Goody, *Au-delà des murs*, Editions Parenthèses, Parcours méditerranéens / MMSH, Marseille, 2004.

(11) Claudia Moatti, *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Paris, Seuil, 1997, p. 106.

(12) *Ibid.*, pp. 104-105.

Elle poursuit en disant :

« Au terme de ce travail d'écriture, le rapport à la tradition se trouvera nécessairement modifié. [Cela ne veut pas dire que tout se transforme dans la pratique : on peut à la fois continuer à respecter les rites religieux et interroger leur sens, oublier la tradition et s'y référer formellement ou, comme Cicéron, exalter les traditions et railler certaines croyances. Le vrai changement est dans la forme et le regard. Lorsqu'il met par écrit pour ses étudiants les discours des orateurs qui l'ont précédé, Sénèque le père prend la peine d'expliquer que, de cette façon, ils se formeront une opinion personnelle sur ces textes, au lieu de se borner à recevoir des idées toutes faites. J.G.] Le passage de l'oral à l'écrit produit dans l'esprit humain un changement très remarquable, en substituant le jugement à la mémoire et en donnant à la pensée une liberté nouvelle. L'ancienne approche de la tradition se faisait sur le mode de la citation, se donnait comme une commémoration ; la nouvelle relève d'une analyse et, sous l'influence des méthodes de la science hellénistique, de l'érudition. En ce sens, la rédaction des coutumes doit se comprendre comme un des aspects de l'ouverture de la société romaine et de sa rationalisation, une renaissance intellectuelle – *renovatio*, écrira Cicéron. Comme un acte politique également, dans la mesure où la recherche érudite interroge les fondements de la société, la tradition, la vérité, l'autorité. »<sup>(13)</sup>

Vous noterez l'utilisation des mots « renaissance », « vérité », « rationalisation », « intellectuelle ». Regardons d'abord la rationalisation. Le livre traite de la raison (*ratio*) dans la société romaine, mot qui se trouve à l'origine du mot « rationalité ». Ce n'est pas la même chose que le *logos* grec (le mot), qui produira la notion de logique. La rationalité et la logique sont associées à l'écriture. Cela ne veut pas dire que les sociétés pré-littéraires ne possèdent ni l'une ni l'autre, comme beaucoup (y compris Lévy-Bruhl et M. Weber) l'ont cru. Les notions que couvrent ces deux termes ne sont pas absentes des sociétés pré-littéraires mais elles sont présentes sous des formes différentes, plus implicites. C'est l'écriture qui facilite leur développement et c'est la réflexion intellectuelle qui crée ce que nous appelons la logique et la rationalité. Ce développement est attribuable non seulement à l'écriture en elle-même, mais aussi à son extension (c'est-à-dire au nombre de domaines dans lesquels elle a été introduite), qui à son tour dépend de la nature du système d'écriture et de l'absence de restrictions sur la littérature, donc de sa laïcisation, ce qui nous ramène au problème de départ.

\* \* \*

L'on voit ainsi que la distinction entre les cultures relevant de l'oralité et celles qui appartiennent au domaine de l'écriture n'est pas tranchée : on peut en effet faire beaucoup de choses avec un système d'écriture logographique. Il importe par ailleurs de garder à l'esprit que la religion ne joue pas forcément un rôle restrictif. On ne peut pas négliger le rôle joué par la religion dans la promotion de l'éducation et de l'écriture. Mais en encourageant la lecture des textes sacrés<sup>(14)</sup> on contribua du même coup à leur déclin ! C'est bien les conséquences souvent paradoxales de la littérature qu'il faut étudier...

---

(13) *Ibid.*, p. 107.

(14) Ce n'est pas exact en ce qui concerne le catholicisme médiéval, car dans ce cas c'est au prêtre de connaître les textes, mais c'est vrai pour le protestantisme.